

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 13

Artikel: Au bord de l'Aar
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Entre Olon et Aigle, sur la grande route, des couples cheminaient bras dessus, bras dessous, fleuris de bruyères à la boutonnière et au corsage et chantant en chœur, avec de fort jolies voix, d'ailleurs : *Han an em Ort es Blüemli g'sch* (J'ai vu quelque part une fleur-rette). Encore des confédérés, ceux-là, et qui saluaient les passants en un français hybride.

A leur vue, les excursionnistes descendus de Bretaye se rappelèrent un personnage rencontré la veille et qu'à sa tournure ils avaient pris pour un montagnard des Ormonts.

— Non, ché suis bas tout à fait une Ormonane, leur avait-il dit. Ché suis du canton Berne, mais déjà longtemps ché vive chez eux. La première fois qu'ils me voyaient, ils étaient bas gontents avec moi ; mais aaujourd'hui ils sont tout autrement, et ché peux aussi être gontent avec eux. Quand ils me voient, ils me disent toujours comme avant : « Salut, ch...gne d'Allemand ! » Mais ché me fâche blus, ché sais que c'est amical pour moi.

V. F.

Le bon vieux régent.



A le voir en tenue d'intérieur, veston de tricot en laine du pays, pantoufles de lisières lâches et traînantes, calotte noire fripée sur son crâne aux mèches grises et clairsemées se rendant à la fontaine, une cruche de grès à la main, vous le prendriez pour le plus humble des bourgeois.

Mais adressez-lui une parole quelconque, après le bonjour d'usage échangé, et vous verrez aussitôt, par la solennité du ton, la recherche des expressions et surtout par l'allongement complaisant de la phrase, que vous avez affaire à un ancien pédagogue.

Dès lors, les *m'sieu le régent* par-ci, *m'sieu le régent* par là que vous lui prodiguezerez, s'efforceront de réparer ce que votre jugement premier a eu d'erroné.

Ce type honorable au premier chef, se voit dans la petite ville où le brave homme est venu passer ses années de retraite, une retraite bien et noblement conquise par trente ou quarante années de bons et loyaux services, dont ont bénéficié deux générations au moins. Ah ! dame ! ces premières années de repos n'ont pas été tout roses, car la nostalgie du métier l'a tenu si fort dans le commencement qu'il en a fait une maladie. Pensez donc, ne plus savoir que faire de ses journées, après quarante ans d'une vie dont chaque heure avait son emploi fixé, son intérêt, son but, lui apportant constamment le sentiment d'être une autorité, presque une puissance. Oui, la transition d'une vie à l'autre ne pouvait s'opérer sans souffrance.

Mais voilà, l'ennui écrasant du désespoir, un travail trouvé son dérivatif dans un emploi bien facile pour lui de secrétaire de la municipalité de la petite ville, puis il s'est mis que bien que mal, avec ou sans apprentissage, à relier les volumes qu'on veut bien lui confier ; enfin le cercle des modérés, dont il fait partie et où son opinion est tenue en estime, charme ses soirées ou ses après-midi de pluie. Sans compter que la saison des vendanges le retrouve invariablement fidèle à ses fonctions de partisseur chez le riche monsieur X...

Et toujours, au pressoir comme au village, jadis, sa supériorité d'instruction plane au-dessus des grosses réalités de la vie du travail, mettant un frein aux gros mots, une sourdine aux plaisanteries à double sens, de ceux qui peinent sous son œil bienveillant. A la maison, *m'sieu le régent* ne dédaigne aucune occupation, de celles du moins qu'un mari peut se permettre sans attentat à la dignité de son

sexe, ce qui fait dire aux voisines de madame la régente qu'elle a bien du bonheur d'avoir un homme rangé, un homme de maison, quoi !

Est abonné à la *Semaine religieuse* et au journal politique le plus modéré.

En vertu de la loi du progrès, le fils de *m'sieu le régent* ne peut devenir qu'un pasteur, avocat même, quoique l'échelon pour arriver à ce grade soit plus malaisé à gravir.

Avec quel orgueil plein d'attendrissement *m'sieu le régent* recevra les félicitations de ses amis le jour de la consécration au St-Ministère de son fils !

Et ce seront de beaux jours que ceux où il arrangera d'une façon toute symétrique les *têches* de bois du bûcher de la cure, fossayera les carrés de choux et taillera les arbres fruitiers, d'après une méthode raisonnée que lui seul connaît.

Quant à la fille de *m'sieu le régent*, il va de soi qu'une fois son brevet d'école normale brillamment conquis, elle s'élancera d'un nouveau zèle vers les sommités de l'enseignement supérieur où elle se créera infailliblement une notoriété des plus honorables.

Tout cela grâce à ce que de braves parents sont restés simples malgré tout, car l'élévation de leurs enfants sur l'échelle sociale est faite de leur économie, peut-être de leurs privations.

Et voilà pourquoi cette page commencée avec une pointe d'humour trouve son auteur avec une larme au coin de l'œil en la finissant.

M^{me} L. D.

Au bord de l'Aar.

Il n'est compagnie plus joyeuse que la colonie romande de Berne. Chacun sait ça.

Tandis que partout ailleurs, en Suisse, un ordre *venant de Berne* est un ordre qui fait trembler, devant lequel on s'incline sans... ou plutôt avec murmures, les Romands de Berne ne se sentent nullement gênés par le double et imposant voisinage du Haut Conseil fédéral et du gouvernement de LL. EE. Ils plaisantent l'un et l'autre ; d'une façon toujours gentille et spirituelle, il est vrai ; c'est ce qui sauve tout.

On a joué dernièrement, au Cercle romand de Berne, une revue locale *Berne-Revue*, qui a obtenu un très grand succès. Un de nos amis de Berne a bien voulu, avec l'autorisation des auteurs, nous communiquer le manuscrit de cette revue ; nous lui devons un réel plaisir. Et puisqu'on veut bien nous permettre d'y glaner, nous en profitons. Nous picorons naturellement dans les scènes dont l'intérêt n'est pas trop local et qui peuvent, par conséquent, être comprises de tous nos lecteurs.

Plus heureuse que Guillaume-Tell.

La scène représente la place Bubenbergr ; au fond la statue de Bubenbergr. Il est minuit.

La statue *La Berna* qui, sur sa fontaine, devant le palais fédéral, s'ennuie pour le moins autant que notre pauvre Guillaume Tell, en sa prison du péristyle, a décidé de faire un petit tour dans sa bonne ville. Elle entre en scène et, s'adressant au public, débute par les couplets suivants, chantés sur un air de la *Mascotte* (Un jour le diable ivre d'orgueil).

Devant le palais fédéral,
Sur une fontaine on m'a mise.
Je ne m'y trouvais pas trop mal,
Mais j'eusse été bien mieux assise.
Depuis quarante ans, sans fauteuil,
Je vois passer des hommes graves
De l'un ou de l'autre Conseil,
Et me dis : Voici nos Burgaves !

Refrain.

Sur la place du Parlement,
Moi je m'embête énormément ;
Hélas ! la ville m'abandonne
Sur ma colonne.

II

Deux ou trois fois par an, voilà
Tout mon agrément sur la terre.
Les trains ne s'arrêtent pas là
Et rien ne vient pour me distraire.
Si j'étais d'un « kränzli » du moins,
J'apprendrais là ce qui se passe
Et je saurais trouver les coins
Où le bon public se délasse.

Refrain.

Sur la place du Parlement
Etc.

III

Il me faudrait du rigolo,
Foire aux oignons bien arrosée,
Casino, Théâtre, Apollo
Et Romands, jouant au Musée.
Près des ronds de cuir fédéraux,
La vie est pour moi trop tranquille.
Place à *Berna*. Loin des bureaux,
Je veux connaître enfin ma ville.

Refrain.

Sur la place du Parlement
Je m'embête énormément
Alors, j'ai sauté, qu'on m'pardonne,
De ma colonne.

« Berna » et le Romand.

Un romand, sortant du « Café Bubenbergr », où il a fait un joyeux souper, débouche sur la place.

BERNA (l'interpellant). — Hé ! *Dû* !

LE ROMAND. — Siouplait ?

BERNA. — D'où viens-tu ?

LE ROMAND (à part). Sont-elles curieuses, ces statues ! — Mon Dieu, ... Madame, ... je...

BERNA. — Ah ! vous êtes Welsche ?

LE ROMAND. — Oui, madame, sauf le respect que je vous dois.

BERNA. — Et quelle est votre profession ?

LE ROMAND. — Ancien président du Cercle romand.

BERNA. — Tiens, ça ne doit pas vous surmener. Et qu'est-ce qu'on y fait, à votre Cercle romand ?

LE ROMAND. — Oh ! bien voilà, ça dépend. Il y en a quelques-uns — pas très nombreux — qui jouent aux cartes ; d'autres — moins nombreux — qui les regardent ; d'autres — moins nombreux encore — qui lisent les journaux. Il y a aussi, et c'est le gros contingent, ceux qui viennent déposer au cercle leurs caoutchoucs et leur parapluie, les soirs de concerts d'abonnement.

BERNA. — Et les autres, ceux qui ne viennent jamais, qu'est-ce qu'ils font ?

LE ROMAND. — Les autres ?... Ils paient leurs cotisations... en soupirant.

Que de scènes et de chansons amusantes à citer : *La chanson de la circulaire romande*, *La chanson des balayuses*, *La chanson du Théâtre et du Casino*, *La chanson du français fédéral*, dont voici un couplet :

Confédérés, chers et fidèles,
Eventuellement,
Vos demandes éventuelles,
Respectivement,
Devront bien, pour être exaucées,
Eventuellement,
En temps utile être adressées
Respectivement,
Eventuellement,
Respectivement.

C'est aussi beau que de l'allemand !

Et bien d'autres ; mais la place nous fait défaut.

Une encore, cependant, de ces chansons ; pour terminer. Elle chatouille agréablement notre amour-propre de welsches :

Les amours de « Berna ».

(Air : Ah ! s'il est dans votre village.)

I

Si parfois, dans vos promenades,
Vous rencontrez un beau garçon,
Qui s'en va gai comme un pinson,
En babillant sous les arcades,
Et qui fait de l'œil gentiment,
Je vous le dis : c'est un Romand.

II

Je sais bien qu'il a sa marotte,
A Berne, il préfère Yverdon.

De se moquer, il a le don,
Même il dit que je me fagotte.
Mais c'est égal, il est charmant
Et, voyez-vous, c'est « mon Romand ».

III

Or, sachez, pour votre gouverne,
Que, s'il retourne en son canton,
Sur sa table paraît, dit-on,
Choucroute et saucisson de Berne;
Et ça me touche infiniment;
Voilà pourquoi c'est « mon Romand ».

On vilho pingre.

Se l'est 'na crouña maladi que d'être rupan,
l'ein est 'na bin pe pouéta d'être pingre!

L'est portant veré! quand on vai dâi reità que ià, que n'ont pas fauta dè battre on coup, que ravaudont su tot, que clioussont lào contrèvements quand on pourro estrepia dzoità dè la quinquerma pè lo veladzo po avâi cauquies batses, que sè collont onco dedein po ne rein bailli, quand vignont po la coletta dâi z'intiurâbllio, oï ma fai! se cein ne fâ pas pedi! et ne su pas mau l'ebahy se l'âi a ora atant dè cliâio z'anarchistes et socialistes que trâovont que cein est mau parlâdâi dein stu mondo.

Faut bin derè que ti cliâio qu'out prâo ne sont pas trè ti dinse! Dieu sai bèn! y'ein a bin que sont dâi bravès dzeins, mà, y'ein a prâo assebin que mè l'ont, mè voudriont avâi, et que vont tantqu'à comptâ lè grans dè café que boutont dein lo moulin.

Maucoué, on vilho vévo, étâi dè ellia sorta et sè sarâi prâo trè la copetta se l'avâi su l'âi trovâ pi on cru'z. Sè teguâi tot parâi 'na serveinta po l'âi fèrè sè souyès et on vòlet po lo promenâ ein cariole.

Dé bio savâi que ellia serveinta et cé vòlet n'aviont pas dâi gros gadzo, assebin sè ratrapavont sai su gosse, sai su cein, et cein lào z'étâi prâo ézi.

A stu derrai bounan, devenâ-vai cein que l'âo z'a bailli? A la serveinta, dou motchâo dè fattès, et âo vòlet, on vilho tsapè que Maucoué avâi vergogne dè remeltrè!

Cé tsapè étâi on bugne, âobin, se vo volliaï, on jibusse, coumeint diont lè z'Allemands, mà cé bugne n'étâi pas nair coumeint cliâio d'ora, l'avâi zu éta blianc dem lo teimps, coumeint on lè portavè lè z'autro iadzo; l'étâi don dza vilho et su su que Maucoué l'avâi dza du devant la dèmechon dâi menistres; brèfe! cé bugne n'étâi perein bon que po on gosse que vâo sè masquâ âo bounan. Mà lo vilho sè peinsavè que, po on vòlet, l'étâi onco prâo bon et que l'allavè onco ein fèrè sè ballès de-meindzes avoué.

Lo vòlet, quand l'eut cé tsapè, s'est de: l'est vilho, mà ne fâ rein, l'est onco tot bon, kâ n'a min dè pertes et ein lo baillèint à n'on tsapéli po l'astiquâ on bocon, cein mè farâ on tot crâno tsapè et que douretre onco bin dâi z'annaès. Et l'est cein que fe!

Lo tsapéli, après avâi met lo bugne à la buña et l'avâi fè chétsi, l'âi bouté on riban nâovo, lo passè ein couleu, lo lustrè bin adrai et m'einlèveine se lo bugne n'étâi pas coumeint tot batteint nâovo. Lo vòlet, tot fiai d'avâi on asse bé tsapè, lo met la de-meindze d'après po allâ djuî ai gueliès la véprâ.

Mâ, quand vollie modâ, lo vilho lo vâi avoué cé bugno et lo criè po montâ tant qu'amont.

— Est-te lo tsapè que t'è bailli que t'as met? se l'âi fâ.

— Oï, monsu!

— Dianstre, l'est tot coumeint nâovo! Et dièro cein t'a-te cotâ po lo fèrè arreindzi dinse?

— On franc veingt, noutron maître!

— Et bin, tai! l'âi fâ adon lo vilho pingre ein

trèseint son portâ-mounia, vouaiquie on franc veingt et rebaille-mè cé tsapè, l'est onco bon por mè po sa-t'a houit ans!

Idylle inconnue à l'état-major.

(Echos du rassemblement de troupes de 1895).



Ce soir-là, les deux trompettes de position Templier et Biensûr furent avertis d'avoir à veiller dans le cimetière de Poliez-Pittet. Non point que les officiers eussent idée qu'il y eût lieu d'exercer une surveillance sur les trépassés de la paroisse. Point n'était. Mais nos deux compagnons, honorés de douze millimètres de galon orange sur le revers de la manche, avaient dû faire, les jours précédents, l'office de poseurs de téléphone. Station centrale: cimetière de Poliez-Pittet.

Pour des gardiens, vraiment c'était réussi! Templier, habitant des montagnes neuchâtelaises, Biensûr, le mulâtre de la vallée du Rhône, deux caractères qui ne s'accordaient guère qu'en musique. Ah mais! c'est que Biensûr est aussi abstinent quand il lui convient. Bref! nuit peu gaie. Biensûr put apprendre par cœur le nécrologe local.

Cependant, le matin, il dit à Templier: « Dis donc, je veux aller chez le père Grognoz, voir s'il y a de l'eau chaude; je me ferai un grog sans chiorée et je t'en porterai un à la chiorée ».

— D'accord!

Et voilà Biensûr partant pour le village; qui se trouve nez à nez avec une cohorte de pékins, désireux d'assister, dès le début, à la défense de la redoute, héroïquement gardée par la landwehr de position.

— Halt! wer da? s'écrite Biensûr, sabre en main

— Thürgauer! fut la réponse.

— Alors il faudra aller vous réduire, parce que le garde-champêtre est couché à ces heures, et je n'ai pas le temps de vous mener chez le syndic.

— Ach! pas commodes, le Welsche!

— Et puis, ne repipez pas le mot, parce que je suis le gardien du cimetière; il y a encore de la place pour vous.

— Ha! foilà! foilà!

— Je sais aussi bien le teuton que vous, avez-vous compris, tatipotés! Je vais chercher du café au village. Si vous en voulez, venez avec moi, mais surtout n'allez pas me massacrer mon camarade. Sans ça, vous ferez connaissance avec Biensûr!

Alors la cohorte des Alboches s'éloigna pour se retirer sous les sapins dans la direction de Villars-Tiercelin.

Plus de café! mais de la soupe à l'oignon. Templier ne sut jamais qu'elle était baptisée, mais non avec des initiales magiques.

Pour copie conforme,

NEGRO.

La vieille et le bailli.

Je récitais, ce soir-là, à mon grand-père, ma leçon d'histoire pour la classe du lendemain. J'en étais à cette époque où notre canton subissait la domination de LL. EE. de Berne, quand, au milieu du chapitre, mon aïeul m'interrompit:

— Ecoute, mon garçon, en parlant des baillis, tu me remets à la mémoire une petite anecdote que m'a contée mon père il y a quelque cinquante ans, quand j'étais comme toi sur les bancs de l'école.

Comme ton manuel te l'apprend, plusieurs de nos seigneurs baillis n'étaient pas toujours faciles; ils semblaient souvent s'ingénier à se rendre insupportables.

Un des bailliages du nord du canton — je ne sais plus exactement lequel — était particu-

lièrement éprouvé. Chaque nouvel élu de Berne continuait, en y ajoutant, les vexations de son prédécesseur. Le troisième de la dynastie occupait alors la place.

Les malheureux sujets, sachant que les peines les plus sévères attendaient ceux qui oseraient manifester leur mécontentement, rongeaient leur chaîne en silence. Mais, tandis que tous formaient en secret des vœux ardents pour la mort du nouvel oppresseur, une vieille femme, au contraire, priait Dieu chaque matin de le conserver en bonne santé assez longtemps pour qu'elle eût la suprême satisfaction de finir ses jours pendant qu'il était en charge.

Le bailli apprit cela. Très étonné de cette marque de bienveillance, il fit appeler la vieille et lui demanda le motif de sa conduite. « J'ai de bonnes raisons pour faire ainsi, monsieur le bailli, répondit-elle franchement: quand j'étais jeune, nous avions pour gouverneur un vrai tyran; je me réjouissais de le voir mourir; son successeur valant moins encore, j'eus de nouveau grand désir d'en être déliivrée; enfin, ce fut votre tour et, trompant mon espérance, vous vous êtes montré le pire des trois. C'est pourquoi, dans la crainte que le quatrième ne soit le diable en personne, je donnerais volontiers le reste de ma vie pour allonger la vôtre ».

— Bien répondu, ma foi! Alors, dis-moi, grand-père, le bailli se vengea-t-il de cet affront?

— L'histoire ne le dit pas. Mais c'est assez babillé maintenant! reprenons notre récitation: « A cette même époque, des plaintes s'élevèrent contre les baillis qui méconnaissaient les droits du Pays de Vaud... » H. B.

Passe-temps. — Nous présentons à nos lecteurs toutes nos excuses d'avoir tardé autant de leur donner la solution de notre dernier passe-temps. Mais, il faut avouer qu'il est des personnes bien impatientes. « Si vous tardez comme cela à donner la solution de vos passe-temps, nous écrivir l'une de ces personnes, gardez chez vous vos devinettes et votre journal. » Voici, cher monsieur, voici.

Le problème posé était celui-ci: « Placer dans chaque carré un des nombres jusqu'à 25, de manière que dans chaque sens (verticalement, horizontalement et en diagonale) la somme des cinq carrés soit 65. Aucun nombre ne doit être répété ».

Il y a plusieurs solutions; en voici une:

11	24	7	20	3	65
4	12	25	8	16	65
17	5	13	21	9	65
10	18	1	14	22	65
23	6	19	2	15	65
65	65	65	65	65	65

21 réponses justes. — La prime est échuë à MM. Lederrey frères, au Tronchet, Grandvaux.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — L'Orchestre de la Ville a donné, mardi soir, dans le temple de St-François, un superbe concert de musique d'église. Au programme: une Marche funèbre, de Beethoven et le Requiem, de Cherubini. Le succès a été très grand pour M. Hammer et pour son orchestre, qu'assistaient, de nombreux amateurs et un chœur mixte.

Kursaal. — On joue tous les soirs, au Kursaal, et tous les soirs la salle est comble. Bertin n'est pas seul à recueillir les applaudissements d'un auditoire enthousiaste. Variées et nombreuses sont les attractions qui se partagent les faveurs du public.

Opéra. — Prochainement, ouverture de la saison. Brillantes promesses.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howerl.